

UNE BIENNALE, UN SOCLE ET DES MONDES

Pourquoi diable le réputé allègre Piero Manzoni a-t-il planté son *Socle du Monde* dans ce paysage ruro-industriel d'Herning, que la géographie abrite largement de tout pittoresque ? Voulait-il affirmer que la matière de l'œuvre qu'il désignait comme art par son geste se trouvait en dessous-de la croûte terrestre et hors des activités humaines ? La Biennale Socle du Monde permet, entre autres, de revenir sur son histoire.

La raison est plus prosaïque – pour l'installation de son *Socle* comme pour sa réalisation à Herning des *Mierda d'artista* en 1961. Aage Damgaard, industriel local l'y a invité pour une résidence d'artiste, alors que la merde de Piero – comme la plupart des partisans d'un art de l'attitude qu'ils intitulent « ZERO », pour signifier un « nouveau départ » face à la guerre – ne connaît pas encore la transsubstantiation du marché. La Biennale Socle du Monde s'inscrit dans cet héritage – celui du geste iconoclaste de l'artiste, mais aussi de l'adhésion des mécènes. En sept chapitres autonomes, d'une exposition historique regroupant les tenants du groupe ZERO aux expérimentations contemporaine entre art et science dans un logement étudiant à proximité, la biennale offre un contenu riche, qui se déploie sur l'ensemble du site industriel, y compris à l'extérieur. S'opposant à la platitude du paysage,

Keisuke Matsuura vient le réveiller en profitant du vent qui s'y engouffre pour faire vibrer de simples bandelettes blanches alignées sur une centaine de mètres, quand Beliu-Simion Fairaniu est allé excaver un bout de l'œuvre de Manzoni, en enterrant un volume creux à quelques mètres sous le sol. Soit des œuvres entièrement mentales ou hyper sensorielles, qui rejoignent les préoccupations de Manzoni et ses amis du groupe ZERO, tangibles dans l'exposition montée pour l'occasion par Tijs Visser. Surfaces et matières y jouent un rôle prépondérant – jusqu'à pouvoir « redimensionner l'espace » selon Enrico Castellani, dont les toiles tour à tour poussées et enfoncées accrochent la lumière, tout comme les *Achromes* de Manzoni ou les *Stèles* d'Heinz Mack. Mais le tour de force des ZERO tient dans leur capacité à attirer l'attention sur la matière, dans des dispositifs d'une extrême simplicité. Fabriquée d'après un dessin qui leur est envoyé par Yayoi Kusama en 1965, la grande boule tapissée de gants de ménage exprime bien l'esprit du groupe – sans auteur proclamé et toujours en projet. Pour Wim Delvoye, chez qui l'iconoclasme fait loi, Manzoni « a été source de légitimité et d'opposition, notamment face à sa posture d'artiste romantique ». Car si l'Italien met l'homme et son pouvoir



Yayoi Kusama. *Sans titre*. 1965-2017, structure sphérique, gants de ménage.

d'artiste sur un piédestal, le Flamand y pose aussi ce que l'humain produit, y compris les matières les plus animales. Présentant l'une des versions de sa « machine à merde » *Cloaca*, il offre le spectacle d'une fascination partagée par l'auditoire. « On n'a jamais autant regardé la matière fécale que quand elle est produite par une machine », semble s'amuser l'artiste. Et les baisers qu'il dépose sur des feuilles ont beau s'intituler *Anal Kisses*, ils engendrent la même délectation que la vue de fleurs... 56 ans après les provocations de Manzoni, dont les motivations restent mal connues, un chapelet d'artistes peut encore explorer les facettes de son œuvre versatile. ■ Tom Laurent

Biennale Socle du Monde.
HEART – Herning Museum of Contemporary Art,
Herning (Danemark).
Du 22 avril au 27 août 2017

Günther Uecker.
Vision cosmique (5 disques de lumière).
1961-81, clous sur toile sur bois, moteur électrique, 240 x 720 x 40 cm.
Collection Christine Uecker-Steinfeld.

